



INJONCTION N°4 : « VOUS N'AVEZ PAS LE CHOIX, VOUS DEVEZ CONTINUER ! »



Je patientais ; je tendais le pouce, lorsqu'un jeune gars a stoppé son coupé en leasing. Nous nous rendions à peu de chose près au même endroit, alors... Entre temps, au beau milieu d'un blabla ordinaire, il me servit sa litanie : « Les SDF, franchement, ils choisissent de l'être et de le rester. Avec toutes les aides possibles, c'en est presque unimaginable... » Heurté par les profondes convictions de ce jeune cadre dynamique rétribué à coups de subsides, je commençai par lui demander s'il connaissait personnellement un sans-abri. Si, un jour, par inadvertance, il en avait rencontré un de chair et d'os. Question à laquelle il me répondra par la négative. Paradoxe drolatique, je me trouvais là, dans son coupé, assis à ses côtés, à lui faire la conversation...

En dépit du bon sens, et sans grand étonnement, je poursuivis mes investigations : mais d'où lui venaient ses âpres certitudes ? Je l'interrogeai alors sur sa vision du monde : vous aussi, trouvez-vous que de plus en plus de sans-le-sou peuplent nos trottoirs, nos bancs publics, le pavé des entrées de nos grands magasins ? Ici, il acquiesça. « Ils sont partout ! » ajouta-t-il.

« Pensez-vous, sérieusement, qu'il soit question de la nouvelle tendance du moment ? d'un choix ? d'une nouvelle mode ? A contrario, et si «aides» il y a, comment expliquez-vous cette recrudescence ? » Après un silence écrasant, nous parlerons d'autre chose.

Son élégant complet griffé n'avait, indéniablement, jamais eu à goûter au mauvais accueil qui lui aurait été réservé par ce large contingent de «combattants» loyaux. À l'inhumanité de ces seconds couteaux qui œuvrent, chaque jour, sans vergogne, au cœur des centres publics d'action sociale. Son trois pièces de bonne facture nazie ne savait rien des coups de théâtre, des ajournements et des camoufflets menés de main de maître par ces AS – les assistants sociaux. De leurs interrogatoires arbitraires... aux audiences à charge. Il en ignorait tout. Sans pour autant avoir une opinion tranchée sur la question et, sans la moindre réserve, se pensant habilité à réciter celle-ci à qui veut l'entendre.

Ma vieille veste souillée en jeans élimé, elle, en revanche, en fut pour ses frais. Laissons-la faire le récit... et vous narrer tout de la malice d'Alice. Elle qui pratiquait ses visites domiciliaires, précisément, aux heures de mes sorties. Absences dont elle tenait expressément à être informée, au risque – sous la menace ! – de me voir privé d'un droit dont je ne bénéficiais pas et dont je ne

bénéficierai d'ailleurs jamais. Je pourrais vous décrire l'avanie pratiquée avec zèle par Nicolas, ou son emportement à l'évocation de la démagogie du système en place et des droits bafoués des mendigots. Tel que, toute la désolation de Natalino de me trouver, et ce malgré la rudesse d'une vie de misère, en meilleure forme que lui. Ce dernier de me dire : « Vous n'avez rien d'un sans-abri. » Je lui rétorquerai : « Faut-il faire pitié pour bénéficiaire d'un droit ? » Ce à quoi, il me répondit : « N'en doutez plus. » Dans la même veine, je pourrais vous conter la petitesse d'Alexandre. Lui qui, du haut de sa grandeur, me laissa poireauter, grelotter un jour entier sur «mon» banc, à l'attendre, sous un ciel bruineux de novembre. Visite domiciliaire oblige. Pour sa part, arrivé en mon humble garni, il s'exclamera : « Ah oui ! Quand même ! Waow ! La grande classe ! Le grand luxe ! Joli banc, ce vert forêt est du meilleur goût. Monsieur ne se refuse rien. » Puis, le ventre creux, mon «salon» jouxtant un haut-lieu de la gastronomie bruxelloise, il parachèvera son affront : « Avez-vous seulement eu le plaisir ? » Inutile de vous préciser qu'une fois de plus le droit à l'intégration sociale me sera refusé, au motif : nous n'avons pas su constater votre lieu de résidence. Répugnance paroxystique, je finirai par renoncer. Avant de rencontrer Cécile. Une ardennaise. À l'époque, il me parut peut-être judicieux de quitter l'élégance de style des communes d'Uccle ou de Rixensart pour faire l'expérience d'une charité plus pastorale ; du côté de Marche-en-Famenne. Cécile est innocente et naïve... Cependant, à l'instar de ses confrères, elle m'enverra me faire voir ailleurs. Dans une commune voisine. À moins que je ne me domicilie chez l'habitant... se gardant bien d'évoquer, comme tous ses complices avant elle, l'éventualité d'une adresse de référence en ses bureaux – un droit ! (pourtant ?) Celui-ci forçant, et par définition, l'accès au revenu d'intégration... – le nerf de la guerre ! Pour en finir, cela fait un an exactement, il y eut Emma. L'archétype de la nonchalance du buffle noir des savanes. Un «touriste» parti en vacances sans penser devoir terminer ce qu'il avait entamé. Ou, plus sobrement, faire ce pourquoi chaque mois il se voit grassement rémunéré. Du moins, selon les dires de Siham. Sa collègue. C'est elle qui reprendra mon dossier... Mais, laissez-moi vous retracer cette «drôle» d'histoire se jouant au cœur des Marolles.

Siham a aboyé mon patronyme. De mon côté, depuis la salle d'attente, cherchant d'où pouvait bien provenir cet appel lapidaire, je rechaussai mon attirail avant de me tromper de porte. « C'est pas ici ! » beugla sa voisine de bureau. Siham, quant à elle, ne jugera pas nécessaire de se bouger pour m'accueillir. Pas même me serrer la main. Sans un regard, le nez dans sa paperasse, elle m'intimera l'ordre de m'asseoir. Siham est littéralement avachie sur son «trône». Les bras éployés plus que de raison. Imbue de sa personne. Elle qui se pense à l'abri et, nécessité faisant loi, mésestime la puanteur des rues ; la souillure et ses occupants... Elle qui méconnaît absolument tout des trois F – faim, froid et fatigue. Elle qui ignore les poches futiles et les plans B. Les heures inertes. Elle qui sous-estime amplement la débrouillardise à déployer à seule fin de subsister, au grand air. Elle qui ignore absolument tout d'une vie de sans-abri ; sans pour autant avoir son petit avis... Selon elle, mon dossier serait inexistant. Emma

n'aurait strictement rien fait de ce qui lui incombait. Mais Siham ne sait pas mentir. Siham ment, cela même sans se douter qu'elle se trahit dans le même temps. Sa gestuelle parle pour elle. De par ma simple présence dans son joli bureau, de par ma condition sociale, Siham présume que je ne suis qu'un pauvre bougre, un ignare intégral ; que son mensonge est légitime ; qu'elle est en droit de plastronner et d'abuser de ma confiance comme un espion se réjouirait de son permis de tuer... Et, elle s'enfonce dans son affabulation : mon dossier est bel et bien, et définitivement, inexistant. Après avoir cru devoir mettre en doute la véracité de mes dires quant à l'introduction de ma demande, un mois auparavant ; néanmoins, ne pouvant décentement réfuter l'existence de l'accusé de réception que je tenais entre mes mains, Siham va, tout bonnement, me « proposer » de reprendre la procédure en son prélude. Sans se soucier le moins du monde de ce qu'elle fût, d'ores et déjà, pleinement accomplie. Et moins encore du délai légal, alors, dépassé au bas mot de dix jours. Feignant les deux ronds de flan, elle s'exclamera : « Dix jours ? Ça va ! Ce n'est pas un drame. » Face à ce petit soldat, bien assis de mon côté de son écran de fumée, je pouvais aisément concevoir que cette fonctionnaire ankylosée fut bien en peine de percevoir le début du commencement du drame qu'ainsi elle niait. « Pas un drame ! » (?) Du moins, de son humble point de vue issu de son infinie méconnaissance du monde qu'elle se targue de secourir... ignorant tout de la guerre entre Goths et Byzantins, de l'art du XVIIe ou du recueil de Gruther ; dont la formule « Plus de morts moins d'ennemis. » qu'elle applique cependant à la lettre, purement et simplement, chaque jour, en toute « humanité ». C'est alors que Siham se pensera en devoir de me rassurer ; de m'assurer de ses compétences et de ses bonnes intentions. Contrairement à Emma, elle – précise-t-elle ! – fait correctement son boulot. Bien sûr, de mon côté, j'éviterai soigneusement d'évoquer le « mal » qu'elle dit combattre et tenter d'endiguer, ou sa soumission avilissante aux assertions contraires aux droits de l'Homme. Évitements circonstanciés, au risque de voir Siham, comme tant d'autres avant elle, monter au créneau et excuser l'inexcusable du syncrétisme abject de son administration. L'arnaque sociale : un productivisme libéral au « service » de la misère. Système, d'une logique inique, dont ces AS au cul-de-plomb ne sont plus de bras armé emmanché. Les « sujets » de l'expérience de Milgram. Ils sont cet outil à décupler du sans-logis. À la pelle ! À inhumer les confins de l'humanisme.

« A contrario, comment expliqueriez-vous cette recrudescence ? »

En définitive, je ne me priverai pas du plaisir. Conséquence de quoi, et pour la toute première fois de mon procès en cours, Siham posera son regard dans le mien. Avant de proférer une menace : « C'est moi, personnellement, qui présenterai votre dossier devant le comité. » Désormais, j'étais averti. Un long silence s'en suivit. Un silence ponctué de soupirs et de déplorations, de sa part. Elle cliquait, elle cherchait... Tout cela avait l'air d'être vachement compliqué. Siham : « Et donc, où dormez-vous ? – Dans la rue. – Ce n'est pas une réponse ! » Le ton claqué comme une gifle. Il en dit long. Tout comme le nouveau silence qui s'en suit, d'ailleurs. Après quoi, elle se remettra à me poser un tas de questions toutes plus absurdes les unes que les autres. Et pourquoi ne suis-je pas inscrit dans une agence pour l'emploi ? et pourquoi n'ai-je pas pensé devoir me remettre en ordre de mutuelle ? et pourquoi je ne veux pas de compte bancaire ? et pourquoi n'ai-je pas de pièce d'identité ? ... Une salve de questions mettant en exergue son manque criant de professionnalisme et à laquelle, en boucle, une seule et unique réponse devait suffire : « Mais madame, pour cela, il me faut une adresse. » Déconfité, le fil conducteur de mon interview n'étant que ma propre déroute, elle en viendra, tout naturellement, à m'accuser de gagner ma vie, en noir, et m'imposera le devoir de m'innocenter illico presto !

De faire preuve de ma bonne foi, avant d'oser imaginer pouvoir percevoir le moindre cent.

Elle clique encore, cherche toujours... elle s'organise. Elle expire bruyamment, se lamente... Au bout d'un temps, visiblement contrariée, elle se lève et quitte le bureau. Elle a rejoint la pimbêche d'à côté. Je les entends. Des messes basses, avant de réapparaître bras dessus bras dessous. Pour elles, à cet instant, je suis totalement inexistant. Elles cliquent, elles cherchent... Elles s'organisent. Et, elles pérorent. Moi, sagement, je les regarde faire. J'écoute ce qui se dit. Siham ne comprend pas. Elle dit avoir pourtant fait tout comme il faut mais... La pimbêche : « Oui mais, tu n'es pas dans ta session ? » C'est ici et maintenant qu'en traître absolu, Siham donnera raison à la félonie de sa communication non verbale : « Ben non, puisque j'ai dû retrouver le dossier dont j'ai modifié le compte-rendu de l'entretien qu'Emma a mené, mais... »

J'ai quitté Siham m'inquiétant du délai dans lequel elle comptait soumettre mon dossier à sa hiérarchie. Ma question, pourtant pertinente, ne sera pas sans l'agacer. Elle me répond sèchement que cela aura lieu quand elle sera en possession d'une copie papier. Je lui ferai savoir que son explication ne répond pas à ma demande. D'un signe de la tête, lui montrant l'imprimante qui décore avec ironie l'étagère à côté de son bureau, je me proposai de reformuler ma quête d'information : « Et quand espérez-vous avoir en main cette version papier ? » Elle me répondra, alors, effrontément, que cela ne me regarde pas – voyez-vous ça ! ? Enfin, elle me convoquera deux jours plus tard afin de signer le fameux PIIS – Projet Individualisé d'Intégration Sociale. Et ce, avant tout autre chose. Petite parenthèse : un droit sous condition(s) est-il toujours un droit ? ou une supercherie ? une manœuvre d'intimidation ? Je l'interrogeai encore : pourquoi ne pas signer ce document sans plus attendre ? Ce n'était jamais qu'une question de clic, et d'impression ! Elle m'opposera, maintenant, un prétendu bug informatique. Expliquant, par la même occasion, son inefficacité face aux modifications d'un dossier soi-disant inexistant se trouvant, pourtant, dans la session du collègue qu'elle dénigrerait ; dossier qu'elle avait sous les yeux depuis le tout début de notre entrevue.

Ce n'est pas l'aide que les sans-abri finissent par refuser, c'est une humiliation de plus commise par quelques gratte-papier hautains, des modalités indignes et des remèdes stériles !

Il me restait à tenter un recours. Mais au même titre, bien fol qui s'y fie, allais-je une fois encore me prosterner ? Pour un peu, je me serais fait damner le pion par un juge de mèche ; un juge au brushing vertueux. Un brushing qui couronnerait le ditype « crime et châtement » comme pour mieux faire plier les réfractaires à l'ordre économique et moral émergent. Avais-je vraiment besoin d'ajouter pareille déconvenue à mon calvaire ?

Avant de fermer la porte derrière moi, pour ne jamais plus avoir à la rouvrir, Siham préconisera un abri de nuit. « Et pourquoi pas le Samusocial ? – Ce lieu, madame, constitue un danger à lui seul. – De ce que j'en sais, et je l'ai visité, l'endroit est tout à fait bien. – Permettez-moi de douter, chère madame, du fait que votre visite des lieux ait eu quelque chose à voir avec une douce nuit de repos. Pour ma part, et bien que mon sac à dos de rando le laisse à croire, je ne vous parle pas de tourisme, de voyage organisé à la carte ou d'une simple visite de courtoisie. »

Fin de l'histoire.

Vive le roi, la loi, la liberté !

Didier Declaye